

LA SANCTIFICATION

PAR LA VÉRITÉ

« Sanctifie-les par ta vérité ! »
(JEAN XVII, 17.)

Cette prière de notre Seigneur, qui fait partie de l'oraison sacerdotale, implique la proposition suivante, que je viens développer dans ce discours : Nul ne peut être sanctifié que par la connaissance de la vérité.

Commençons par définir nettement les termes de la proposition.

Être sanctifié, c'est apprendre à aimer Dieu, et, l'aimant, à vouloir ce qu'il veut¹. Rappelez-vous donc que la sanctification a Dieu en vue, et qu'un homme n'est pas sanctifié pour remplir ses devoirs sociaux, pour n'être ni meurtrier, ni ravis-

¹ Matth. XXII, 37. Voyez, pour le développement et la justification de cette définition, le sermon *La misère de l'homme*.

seur, ni menteur, ou même pour être mari fidèle, père tendre, bon citoyen. Un tel homme sera un homme de bien, il pourra même être un homme vertueux ; mais il ne sera pas sanctifié, si Dieu n'est pas le premier objet de son amour, et la volonté de Dieu le principe de sa conduite.

La vérité est la connaissance du vrai, une notion exacte d'un sujet quelconque. La vérité politique, c'est une notion exacte de ce qui fait un bon gouvernement. La vérité littéraire, c'est une notion exacte de ce qui fait un livre bien écrit, un discours éloquent. La vérité scientifique, c'est une notion exacte des principes des sciences et de leurs applications. Et la vérité religieuse (que l'Écriture appelle dans mon texte « la vérité de Dieu, » et ailleurs seulement « la vérité »), c'est une notion exacte de Dieu et de son caractère ; ou, pour me servir d'un terme consacré par l'usage, la vérité religieuse, c'est une saine doctrine religieuse.

Que personne ne se laisse effaroucher par ce mot de *doctrine*, qui semble de nos jours être tombé dans une sorte de discrédit, comme s'il signifiait nécessairement quelque chose ou d'abstrait, ou d'exalté, ou de superstitieux. Une doctrine n'est autre chose qu'un recueil de dogmes ; et un dogme¹ n'est autre chose qu'une croyance. Vous

¹ C'est un mot grec, qui signifie, surtout en style de philosophie, *opinion, proposition*.

croyez que le gouvernement monarchique vaut mieux que le gouvernement républicain ; ou vous croyez que le gouvernement républicain vaut mieux que le gouvernement monarchique : c'est un dogme, un dogme politique. Vous croyez que les règles qu'Aristote a posées pour la composition des ouvrages dramatiques doivent être observées ; ou vous croyez qu'on fait mieux de s'en dispenser : c'est un dogme, un dogme littéraire. Vous croyez que le système d'astronomie le plus approchant de la vérité est celui de Copernic ; ou vous croyez que c'en est un autre : c'est un dogme, un dogme scientifique. Vous croyez qu'il est un Dieu, que l'âme ne meurt pas avec le corps : ce sont des dogmes, des dogmes religieux. Le recueil de vos dogmes politiques fait votre doctrine politique ; le recueil de vos dogmes littéraires fait votre doctrine littéraire ; le recueil de vos dogmes scientifiques fait votre doctrine scientifique ; et le recueil de vos dogmes religieux fait votre doctrine religieuse.

Après ces explications, vous comprenez sans peine la proposition impliquée dans les paroles de mon texte, et qui peut être énoncée ainsi : *Nul ne peut être sanctifié que par une saine doctrine religieuse* ¹.

¹ Par la *vérité*, il ne faut pas entendre ici la *vérité complète*, qui exclut toute erreur, et même toute ignorance : celle-là, nul

Tel n'est point le langage du monde. On entend dire tous les jours que ce qui importe le plus, ce n'est pas la foi, mais la bonne foi ; que la sincérité est tout ; qu'une erreur ne saurait nuire si elle est involontaire ; et que dans toutes les croyances on peut bien vivre, parce qu'une conduite morale n'est pas attachée à telles ou à telles opinions. Mais, comme les personnes qui parlent ainsi sont pourtant forcées de convenir que toutes les croyances ne sont pas vraies ¹, ces maximes reviennent à celle-ci : que pour être sanctifié, il n'est pas indispensable de posséder la saine doctrine religieuse ; maxime, vous le voyez, directement opposée à mon texte, et qu'il faut commencer par renverser, après quoi j'établirai la maxime de Jésus-Christ.

homme ne la possède. J'adopte le langage de l'Écriture. Elle appelle *vérité* l'entrée d'un principe vrai dans l'esprit, le commencement de la connaissance de Dieu, comme elle appelle *sainteté* l'entrée d'un principe saint dans le cœur, le commencement de l'amour de Dieu. Ce principe vrai, que saint Jean appelle « la semence de Dieu » (Jean III, 9), est la connaissance de *Dieu sauant par Christ l'homme perdu*. Qui ne connaît pas cela ne peut pas être sanctifié ; qui connaît cela peut être sanctifié. Mais le principe vrai, une fois entré dans l'âme, y reçoit un développement susceptible de plus et de moins. De là des degrés dans la connaissance, auxquels correspondent des degrés proportionnels dans la sanctification. Où il y a de la vérité, il y aura de la sainteté ; encore plus de vérité, encore plus de sainteté ; vérité complète (si elle existait), sainteté parfaite.

¹ Eph. IV, 5, 13 : « Il y a une seule foi. »

Si vous demandez aux partisans de la maxime que je combats sur quoi ils l'appuient, ils vous répondront : On ne peut pas concilier avec la justice de Dieu qu'une saine doctrine religieuse soit indispensable à la sanctification, parce qu'il suivrait de là que tous les hommes qui n'ont pas occasion de connaître la saine doctrine, lesquels sont en très grand nombre, ne pourraient pas être sanctifiés, ni par conséquent mis en état de salut. Ce raisonnement, à première vue, paraît concluant ; mais pénétrez, et vous allez en sentir le faible. *On ne peut pas*, dites-vous, concilier cette opinion avec la justice de Dieu : vous voulez dire que *vous ne le pouvez pas*. Mais croyez-vous que tout ce que vous ne pouvez pas soit impossible, et que tout ce que vous ne savez pas concilier soit inconciliable ? Que penseriez-vous d'un mathématicien qui, parce qu'il ne pourrait pas résoudre un problème, le déclarerait insoluble ? ou d'un commentateur qui, parce qu'il ne pourrait pas expliquer un texte, le déclarerait inexplicable ? Vous souririez de leur présomption, qui ne leur permettrait pas de supposer qu'il y ait sur la terre un plus habile qu'eux. Eh ! que direz-vous donc de vous-même, qui ne voulez pas supposer que Dieu puisse concilier ce qui vous paraît inconciliable ; qu'une dispensation puisse être selon sa

justice, et n'être pas selon la vôtre ; et qu'enfin une chose puisse être *vraie*, et n'être pas *vraisemblable*¹ ? Pour achever de sentir combien on doit se défier de cette manière de raisonner, vous n'avez qu'à en essayer quelques autres applications. Si je dis : Il est impossible qu'un homme qui, dans tout le reste de sa vie, s'est montré doux, sage, vertueux, ait assassiné son frère, je soutiens une thèse assurément vraisemblable ; et cependant elle n'est pas vraie : elle a contre elle l'histoire, qui nous apprend que Timoléon fit poignarder son frère. Si je dis : Il est impossible qu'un Dieu miséricordieux commande la guerre et la destruction, je soutiens une thèse assurément vraisemblable ; et cependant elle n'est pas vraie : elle a contre elle l'Écriture, qui nous déclare que Dieu commanda aux Israélites d'exterminer les Cananéens. Si je dis : Il est impossible que sous le gouvernement d'un Dieu juste les enfants souffrent des fautes de leurs pères, je soutiens une thèse assurément vraisemblable ; et cependant elle n'est pas vraie : elle a contre elle l'expérience, qui nous instruit qu'un père vicieux

¹ Job XXXIII, 12, 13 : « Pourquoi donc as-tu plaidé contre lui ? car il ne rend pas compte de toutes ses actions. » Ez. XXXIII, 17 ; « Or les enfants de ton peuple ont dit : La voie du Seigneur n'est pas bien réglée ; mais c'est plutôt leur voie qui n'est pas bien réglée. » Ez. XVIII, 25, 29 ; Es. XLV, 9.

transmet souvent à ses enfants, non-seulement les suites amères de ses vices, mais encore ses dispositions vicieuses elles-mêmes. — Considérons donc qu'une manière de raisonner qui trompe si souvent peut tromper aussi dans son application particulière au sujet dont nous nous occupons; que cette maxime du monde, qu'une saine doctrine religieuse n'est pas indispensable pour être sanctifié, toute vraisemblable qu'elle est selon vous, peut n'être pas vraie; et que l'argument qu'on pense tirer en sa faveur de la justice divine est sans force, et ne peut tenir contre les arguments, non de vraisemblance mais de vérité, non de conjectures mais de faits, dont s'appuie la maxime de Jésus-Christ, comme vous l'allez voir.

Je pourrais l'appuyer inébranlablement sur l'autorité de la Bible. Elle est impliquée, je l'ai dit, dans mon texte, où Jésus-Christ prie en ces termes pour la sanctification de ses apôtres : « Sanctifie-les par ta vérité ! » par où il nous donne à comprendre que Dieu ne sanctifie que par la connaissance de la vérité. La Bible déclare la même chose en mille autres endroits¹. Elle affirme « qu'esclaves du péché, » nous ne pouvons être « affranchis que par la connaissance de la vérité². »

¹ Jean XIV, 6, d'où l'on peut conclure que nul ne vient au Père que par la vérité; Jean XV, 3; Act. XV, 9; 1 Pierre I, 22; Eph. IV, 15; V, 26; Rom. VI, 17; 2 Thess. II, 13; Col. I, 3-6; etc.

² Jean VIII, 32.

Elle confond partout dans son langage la sainteté avec la lumière, la corruption avec les ténèbres. Cette confusion paraît surtout dans les mots *erreur* et *péché*, qui non-seulement y sont mis souvent l'un pour l'autre, mais qui ont la même signification ; car en remontant à leur origine, vous trouverez au mot *erreur* en français et au mot *péché* en grec, la même signification primitive, celle d'*égarement*. Enfin, ce qui se rapporte plus directement à mon sujet, le Nouveau Testament affirme ou suppose partout que l'homme n'est sanctifié que par la foi, qui est la vérité crue sur la Parole de Dieu ¹. — Mais, voulant persuader, s'il est possible, ceux-là mêmes qui ne sont pas soumis à l'autorité de la Bible, je vais vous faire voir que la philosophie, que le bon sens est d'accord avec la Bible pour faire dépendre la sanctification d'une saine doctrine.

Car d'abord, comme il n'est pour produire un certain arbre qu'une certaine semence, aussi n'est-il pour obtenir une certaine disposition, par exemple la sanctification, qu'une certaine doctrine. Car telle doctrine, telle disposition ; telle croyance, tel caractère ; tels principes dans l'esprit, tels sentiments dans le cœur.

Ce langage vous étonne par sa nouveauté, ac-

¹ Hébr. XI, 1 et tout le chapitre.

coutumés que vous êtes à entendre dire, au contraire, qu'on n'agit pas toujours selon ses principes ; qu'autre chose est la doctrine d'un homme, autre chose sa morale ; qu'on en voit qui ont une bonne doctrine, et dont la morale est mauvaise, comme on en voit aussi qui ont une mauvaise doctrine, et dont la morale est bonne. Mais un peu de réflexion suffit pour reconnaître que ces maximes sont insoutenables. Un homme autre dans sa doctrine qu'il n'est dans sa morale, autre dans sa croyance qu'il n'est dans son caractère, quel sens ces mots offrent-ils à l'esprit ? Quoi de moins philosophique, quoi de plus déraisonnable, que de diviser, ou pour mieux dire, de déchirer ainsi un homme en deux moitiés, et de prononcer que l'une est bonne et l'autre mauvaise, comme si elles appartenait à deux individus différents ? Ma doctrine, n'est-ce pas moi ? et ma morale, n'est-ce pas encore moi ? Ma croyance, n'est-ce pas moi ? et mon caractère, n'est-ce pas encore moi ? Et pense-t-on que le langage humain, parce qu'il applique des dénominations diverses à mon être en le considérant sous des points de vue divers, le scinde en autant de parties distinctes et détachées qu'il voudra lui donner de noms ? — Pour achever de sentir l'impossibilité d'une telle scission, supposez un moment qu'elle soit réalisée : vous allez voir, par la conséquence absurde où vous

serez conduits, que votre supposition était fausse. Supposez donc un homme qui soit autre dans sa doctrine, autre dans sa morale, et qui n'agisse pas selon ce qu'il croit. Il croit, par exemple, un jugement, et il vit comme s'il ne devait pas être jugé. Il croit un autre monde, et il ne vit que pour celui-ci. Il croit qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ, et il ne s'approche point de lui. Il croit qu'il peut obtenir par la prière les grâces les plus précieuses, et il ne prie point. Que faudra-t-il penser d'un tel homme? Il faudra penser qu'il voit un bien, et ne le désire pas; qu'il voit un danger, et ne le redoute pas; qu'il agit volontairement contre son intérêt qu'il connaît, qu'il se hait lui-même, qu'il ne se soucie pas d'être heureux, — ce qui est absurde. Car s'il est une chose évidente, s'il est un principe reconnu en tout temps de tous les bons esprits, c'est que l'homme, par une loi de sa nature, est contraint de chercher son bonheur, et que ce qui distingue un homme d'avec un autre homme, ce n'est pas que l'un souhaite son bonheur et que l'autre ne se soucie pas du sien, mais c'est que le cherchant tous également, ils le cherchent par des voies différentes : le vertueux dans la vertu, et le vicieux dans le vice; le chrétien dans le christianisme, et le mondain dans le monde¹. L'homme vicieux ne serait pas vicieux,

¹ Ps. IV, 7, 8.

s'il ne croyait pas qu'il lui vaut mieux suivre ses penchans que les combattre ; et l'homme vertueux ne pourrait pas être vertueux, s'il ne croyait pas qu'il lui vaut mieux combattre ses penchans que les suivre. Le mondain ne serait pas mondain, s'il ne croyait pas qu'il lui est plus avantageux de s'écouter et d'écouter le monde, que de renoncer à lui-même et au monde ; et le chrétien ne pourrait pas être chrétien, s'il ne croyait pas que sacrifier aujourd'hui sa volonté, c'est le moyen de la voir un jour accomplie, et que « celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle ¹. »

Tel est l'homme. Il faut donc convenir que l'homme que vous avez supposé autre dans sa doctrine, autre dans sa morale, et que nous avons conclu de là ne pas se soucier d'être heureux, n'est pas un homme : c'est un être de raison, et votre supposition était une chimère. Que si nous rencontrons un homme en qui elle semble se réaliser, soyons assurés que l'apparence nous trompe : cet homme a une morale contraire, non à la doctrine qu'il *croit*, mais à la doctrine qu'il *professe* ; il agit, non contre les principes qu'il a dans l'âme, mais contre les principes qu'il a dans la bouche, lesquels peuvent différer beaucoup des premiers,

¹ Jean XII, 25.

soit qu'il en impose sciemment aux autres, soit qu'il s'en impose sans le savoir à lui-même. Quoi qu'il en soit, un homme n'est pas deux hommes ; il est toujours, au fond, conséquent avec lui-même ; il y a une harmonie nécessaire et éternelle entre son entendement et sa volonté. Ses penchants, son caractère, sa morale, naissent de ses opinions, de ses principes, de sa doctrine, comme un arbre naît de sa semence ; et comme la semence d'un arbre est tout cet arbre, tronc, branches, feuilles, fleurs, fruits, dans ce sens qu'elle contient le germe dont tout cela est le développement, ainsi la doctrine d'un homme est tout cet homme, sentiments, penchants, discours, actions, dans ce sens qu'elle contient le principe dont tout cela est l'application. Qu'on vienne nous dire après cela qu'on souhaite la sanctification, mais sans s'inquiéter par quelle doctrine on y arrivera, c'est comme si l'on disait : Je veux recueillir dans mon champ des raisins, mais peu importe que ce soit en y plantant une vigne ou des chardons¹. Insensé ! chaque fruit a son arbre : le raisin, la vigne ; la figue, le figuier ; et chaque disposition a sa doctrine : le vice a sa doctrine ; la vertu a sa doctrine ; la sanctification a aussi la sienne, et c'est celle-là qu'il faut chercher.

¹ Matth. VII, 16.

Cette doctrine donc qui produit la sanctification, où la trouverons-nous? Mon texte répond : dans la vérité. La seule doctrine qui sanctifie, c'est la vraie; proposition qui, par l'explication que nous avons donnée plus haut de la sanctification (l'amour de Dieu) et de la vérité (la connaissance de Dieu), peut être exprimée dans les termes suivants : On ne peut apprendre à aimer Dieu qu'en le connaissant tel qu'il est.

Cette assertion n'a besoin presque que d'être énoncée pour être admise. L'amour que nous portons à un être imparfait n'est pas toujours proportionné à la connaissance que nous avons de son caractère. Souvent, au contraire, nous aimons moins une personne pour l'avoir mieux connue, soit parce que nous ne trouvons pas en elle certaines qualités que nous attendions, soit parce que nous lui découvrons certains défauts que nous n'attendions pas. Mais ce mécompte est impossible dans la contemplation de l'être parfait. Possédant au plus haut degré toutes les qualités, sans mélange d'aucun défaut, Dieu, loin de pouvoir tromper notre attente, la doit constamment dépasser, et nous paraîtra ainsi toujours plus aimable, à proportion que nous le connaissons davantage. C'est l'aimer que de le connaître; c'est avancer ou reculer dans son amour que d'avancer ou de

reculer dans sa connaissance ; et ces deux choses sont aussi inséparables dans la contemplation de Dieu, que le sont dans les rayons du soleil la lumière et la chaleur.

Ainsi l'amour de Dieu sera augmenté par chaque notion juste de Dieu ; et la sanctification sera assurée par un système de notions justes de Dieu, par une saine doctrine, par la vérité. Mais, au contraire, l'amour de Dieu sera diminué par chaque notion fausse de Dieu ; et la sanctification sera empêchée par un système de notions fausses de Dieu, par une mauvaise doctrine, par l'erreur.

Mais, penserez-vous, pour apprécier l'effet moral de la vérité et de l'erreur, ne faut-il pas regarder comment elles sont venues dans une âme ? Croira-t-on que la vérité sanctifie, alors même qu'elle a été connue non par des recherches et par des efforts personnels, mais par l'éducation, par l'exemple, sans travail et sans mérite ? Croira-t-on surtout que l'erreur empêche la sanctification, alors même qu'elle est involontaire, et que celui en qui elle se trouve la confond sincèrement avec la vérité ? — A cette question, je répondrai par une autre question du même genre. Pour savoir quelle plante naîtra de la semence de blé ou de la semence d'ivraie, faut-il regarder comment elles sont venues dans un champ ? Le grain de blé ne

produira-t-il pas du blé, alors même qu'il n'aura pas été soigneusement déposé dans la terre par un laboureur qui lui aura choisi sa place, mais qu'il y sera tombé au hasard du bec d'un oiseau qui traversait les airs? Le grain d'ivraie ne produira-t-il pas de l'ivraie, alors même qu'il aura été semé involontairement, et par une main qui l'aura sincèrement pris pour du blé? Eh! sans doute. La manière dont une semence est venue n'en change pas la nature : elle ne peut produire après tout que la plante qu'elle contient en germe. Le blé, semé avec ou sans dessein, produira toujours du blé; et l'ivraie, semée volontairement ou involontairement, ne produira jamais que de l'ivraie; en sorte que pour savoir ce qu'on recueillera dans un champ, il faut demander, non ce qu'on y a voulu semer, mais ce qu'on y a semé. Il en va de même pour une doctrine : la manière dont elle est venue n'en change pas la nature. Une doctrine ne peut enfanter après tout que la disposition qu'elle contient en germe. La vérité, quelque mérite ou quelque peu de mérite qu'il y ait à l'avoir acquise, portera toujours son heureux fruit, la sanctification; l'erreur aussi, qu'elle soit volontaire ou involontaire, portera toujours son triste fruit, l'empêchement de la sanctification; en sorte que pour apprécier l'état moral d'une âme, il faut demander, non par quel chemin la vérité ou l'er-

reur y a pénétré, mais laquelle des deux s'y est établie.

La sincérité ne sert-elle donc à rien? Je ne dis pas cela. Elle ne sert pas à sanctifier; mais elle sert à conduire vers la vérité, qui sanctifiera. Chez le semeur, la sincérité, c'est-à-dire l'intention de semer du blé dans son champ, bien qu'elle ne puisse pas faire qu'il recueille du blé s'il sème de l'ivraie, est précieuse pourtant, parce qu'elle le portera à prendre toutes les précautions qui seront en son pouvoir pour ne semer que du blé et pour rejeter l'ivraie; chez un homme qui souhaite la sanctification, la sincérité, c'est-à-dire l'intention de connaître la vérité, bien qu'elle ne puisse pas faire qu'il soit sanctifié dans l'erreur, est précieuse aussi, parce qu'elle le portera à prendre toutes les précautions en son pouvoir pour connaître la vérité et pour éviter l'erreur. Et ces précautions ne seront point perdues; car Dieu a promis que « celui qui cherche trouvera. » Heureuse donc l'âme sincère! non que sa sincérité la puisse sanctifier, mais parce que la sincérité est un acheminement vers la vérité qui sanctifie. Comprenez bien que la sincérité n'est qu'un acheminement, pour que vous sachiez que la sincérité ne suffit pas, et qu'elle n'est utile qu'à celui qui sait qu'elle ne suffit pas. Car, comme un homme qui est en chemin vers un certain but, s'il vient à se per-

suader qu'il suffise d'être en chemin, s'arrêtera en chemin, n'arrivera pas au but, et par là perdra tout son avantage sur celui qui n'est pas même entré dans le chemin, — de même l'homme sincère, qui est en chemin vers la vérité, s'il vient à se persuader qu'il suffise d'être sincère, se reposera dans sa sincérité, n'arrivera pas à la vérité, et par là perdra tout son avantage sur celui qui n'est pas même sincère. Non, non : il ne suffit pas d'être en chemin, il faut arriver ; il ne suffit pas d'être sincère, il faut être dans la vérité.

En parlant ainsi, je ne prétends pas confondre l'erreur involontaire avec l'erreur volontaire. Je sais bien qu'autre chose est de n'avoir pas eu occasion de connaître la vérité, autre chose de repousser la vérité qu'on a eu occasion de connaître ; et je me souviens bien que Capernaüm qui a vu les miracles du Seigneur, sera traitée plus rigoureusement que Sodome qui ne les a pas vus. Mais comme ces villes, quoiqu'elles ne soient pas condamnées avec une égale rigueur, sont cependant l'une et l'autre condamnées, ainsi l'erreur involontaire et l'erreur volontaire, quoiqu'elles ne soient pas funestes au même degré, sont cependant l'une et l'autre funestes ; et l'erreur, si involontaire soit-elle, empêche la sanctification. Cette proposition me paraît si clairement démontrée par ce qui précède, qu'on ne peut se refuser à la re-

connaître en fait, alors même qu'on ne la comprendrait pas en principe. Au reste, nous n'avons à lui opposer que nos idées naturelles de mérite et de dé mérite, c'est-à-dire qu'un aveugle préjugé, que l'Évangile renverse d'un mot, en nous révélant qu'il n'y a nul mérite en nul homme. Voilà pourtant sur quel fondement tout ruiné le monde appuie sa maxime favorite, que la sincérité est tout et qu'une erreur ne peut nuire si elle est involontaire; maxime qui séduit d'abord par un air de moralité et de justice, mais où l'on reconnaît bientôt, sous ces belles apparences, une égale indifférence pour le saint et pour le vrai. Il ne faut qu'en voir les fruits : cette paresse qui reste où elle est, parce qu'elle y est; cette incrédulité qui non-seulement ne possède aucune certitude, mais qui n'en peut trouver chez les autres sans les taxer d'orgueil; et cette tolérance si vantée, qui tolère tout excepté la vérité. Puissent ces fruits périr avec l'arbre! et puisse tout le monde reconnaître que ce qu'il faut chercher pour être sanctifié, ce n'est pas la sincérité, mais la vérité!

Si ces raisonnements ne suffisent pas pour vous convaincre que nul ne peut être sanctifié que par la vérité, consultez l'expérience. L'histoire vous instruira que le bien moral fut toujours un fruit de la vérité, et le mal moral un fruit de l'erreur.

Qui porta Adam à respecter au commencement la défense de Dieu? la vérité : il savait que le jour qu'il mangerait du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il cesserait de manger de celui de l'arbre de vie, et serait sujet à la mort. Qui poussa ensuite ce même Adam à violer cette même défense? l'erreur : il s'était laissé persuader par le serpent qu'il ne mourrait point, mais que ses yeux seraient ouverts et qu'il deviendrait semblable à Dieu ¹. — Qui porta Noé à se construire une arche, quand la terre était encore sèche, et à braver le premier, sur le premier navire, les vents et les flots? la vérité : il savait que le même Dieu qui lui avait commandé de construire l'arche allait inonder le sol que l'homme foulait aux pieds, et qu'il pouvait le garder aussi facilement sur l'eau que sur la terre ². Qui poussa les contemporains de Noé à s'obstiner dans leur incrédulité? l'erreur : ils ne croyaient pas que Dieu était irrité, que c'était lui qui parlait par la bouche de Noé, et que le déluge allait venir ³. — Qui porta Abraham à lever la main sur son fils Isaac, par qui Dieu lui avait promis une famille éternellement bénie? la vérité : il savait que Dieu pouvait ressusciter Isaac d'entre les morts, et qu'il ne pouvait pas violer

¹ Gen. II, 8, 9, 16, 17; III, 1-6. — ² Gen. VI, 13, 14, 22; Hébr. XI, 7. — ³ 1 Pierre III, 20; 2 Pierre II, 5.

sa promesse ¹. Qui poussa Agar à désespérer des jours d'Ismaël, par qui Dieu lui avait promis une postérité nombreuse ? l'erreur : elle ne connaissait pas la fidélité de Dieu ; et ses yeux retenus ne voyaient pas une citerne qui était près d'elle, et dont l'eau devait rendre la vie à son enfant ². — Qui porta Moïse et les Israélites à s'avancer hardiment au travers de la mer, pour obéir à cet ordre de Dieu : « Parle aux enfants d'Israël, et qu'ils marchent ? » la vérité : ils savaient que les eaux, suspendues par la puissance divine pour leur ouvrir un chemin, formeraient un mur à droite et à gauche, et ne se rejoindraient qu'après qu'ils auraient passé ³. Qui poussa Pharaon et son armée à poursuivre les Israélites jusque dans la mer, contre cette défense formelle de Dieu : « Laisse aller mon peuple ? » l'erreur : ils ne soupçonnaient pas que les eaux, ouvertes pour le seul peuple de Dieu, n'attendaient que le dernier pas du dernier Israélite pour retourner à leur place, et pour engloutir leurs persécuteurs ⁴. — Qui porta les apôtres de Jésus-Christ à lui rendre, à la face de tout Jérusalem, ce courageux témoignage que la plupart scellèrent de leur sang ? la vérité : ils avaient cru et ils avaient connu que Jésus était le Christ,

¹ Hébr. XI, 17, 19. — ² Gen. XVI, 10 ; XXI, 14-19. Voyez aussi 2 Rois VI, 15-17. — ³ Exode XIV, 15, 16, 21, 22. — ⁴ Exode IX, 1 ; XIV, 26-29.

le Fils du Dieu vivant ; ils ne pouvaient pas ne pas dire ce qu'ils avaient vu et entendu ¹. Qui poussa les Juifs et leurs gouverneurs à « crucifier le Seigneur de gloire ? » l'erreur : ils ne pouvaient reconnaître, dans l'humble fils de Marie, ce Messie qu'ils attendaient pour régner sur leur nation ; ils ne comprenaient pas que son règne n'était pas de ce monde ; « ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient » en le crucifiant, ni ce qu'ils disaient en s'écriant : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ² ! » — Qui porte un chrétien à aimer Dieu et à se dévouer pour son service ? la vérité : il sait que « Dieu l'a aimé le premier, » qu'il s'est donné à nous dans la personne de son Fils, et qu'il n'y a de bonheur dans l'autre vie et de paix dans celle-ci que pour ceux qui renoncent à leur volonté. Qui pousse un mondain à demeurer dans l'indifférence et dans le péché ? l'erreur : il ne croit pas que le Fils de Dieu se soit donné pour lui ; il croit que Dieu est un maître dur et que son joug est pénible. Que dirai-je encore ? Toute bonne action est l'application d'une maxime vraie, et toute bonne vie est l'application d'une doctrine vraie ; et au contraire toute action mauvaise est l'application d'une maxime fausse,

¹ Matth. XVI, 16 ; Jean VI, 69 ; Act. IV, 20. — ² Matth. XXVII, 25 ; Luc XXIII, 34 ; Jean XVIII, 36.

et toute vie mauvaise est l'application d'une doctrine fausse ; en sorte qu'il faut rejeter, l'une après l'autre, Bible, philosophie, expérience, ou reconnaître que nul ne peut être sanctifié que par une saine doctrine religieuse, que par la vérité.

Si donc vous sentez le prix de la sanctification, sentez aussi le prix de la vérité. Car autant le salut est impossible sans la sanctification, autant la sanctification est impossible sans la vérité. Abjurez donc à jamais cette scission fatale entre la morale et la doctrine ; cessez de respecter l'une aux dépens de l'autre, séparant ce que Dieu a joint, et vantant le fruit pour vous dispenser de planter l'arbre. Au nom de votre sanctification, commencez enfin à vous examiner sérieusement vous-mêmes, pour voir si vous êtes dans la vérité. Si vous n'avez eu jusqu'à ce jour que le christianisme du grand nombre, qui n'a de christianisme que le nom ; ce christianisme extérieur, qui, ne consistant qu'à être né dans une église chrétienne, à avoir été baptisé dans une église chrétienne, à communier dans une église chrétienne, à prendre part au culte célébré dans une église chrétienne, appartient à vos parents, à vos pasteurs, aux murs d'une église, à de l'eau, à du pain, à du vin, à tout excepté à vous-mêmes ; ce christianisme vague, qui n'a point de principes ar-

rétés, qui ne sait « d'où il vient ni où il va¹, » croyant trop pour l'incrédule, et trop peu pour le croyant, ébranlé et entamé d'une part par les arguments de l'impiété, ébranlé et entamé de l'autre par les exemples de la foi, et de concession en concession se réduisant à ne prononcer sur rien, à ne rien choisir, à ne rien rejeter, c'est-à-dire à ne rien croire; ce christianisme enfin qui, contre le précepte du Sage dans l'Ecclésiaste, « consultant « toujours les nuages² » et ne se déterminant jamais, « ballotté et emporté çà et là à tout vent de « doctrine³, » ne s'est jamais lancé à pleines voiles dans la foi; si c'est là votre christianisme, — ah! ce n'est pas là la vérité, laquelle porte un caractère si manifeste de sa mission divine, qu'elle n'entre jamais dans une âme sans lui dire: C'est moi, je suis la vérité. Ne me répondez pas qu'après tout, si vous êtes dans l'erreur, votre erreur est sincère; car je l'ai dit, et je ne puis assez le répéter: la sincérité ne suffit pas, il faut la vérité. Vous ne pouvez pas vous reposer dans votre doute et dans votre incertitude: il en faut sortir, quoi qu'il en coûte, il en faut sortir. Il faut chercher, il faut travailler, il faut interroger, il faut lire, il faut prier, il faut frapper à toutes les portes et demander de toutes les manières: Qu'est-ce que la vérité?

¹ Jean III, 8. — ² Eccl. XI, 4. — ³ Eph. IV, 14.

Sans doute vous l'avez déjà demandé plus d'une fois : il n'est personne qui n'ait souhaité de connaître la vérité; vous l'avez souhaité, — mais vous ne l'avez pas voulu. Cette question tombait plutôt de votre bouche, qu'elle ne sortait de votre cœur. Vous faisiez comme Pilate à qui je l'ai empruntée, et qui, ayant dit à Jésus-Christ : « Qu'est-ce que la vérité¹? » se leva et sortit sans attendre, ou tout au moins sans solliciter une réponse. Aujourd'hui, faites encore la question de Pilate, mais ne la faites plus à la manière de Pilate. Qu'on voie à votre accent, à vos yeux, à tout votre air, que vous demandez sincèrement, sérieusement, instamment; que vous désirez, que vous attendez, que vous voulez une réponse. Quel est Dieu? Que veut-il? Que dois-je être pour lui plaire? Que suis-je? Que croire? Que faire? Qu'est-ce que la Bible? Est-elle de Dieu ou des hommes? Parle-t-elle clairement? Que dit-elle? S'il était vrai que les choses que j'ai traitées jusqu'à ce jour de mysticisme et de folie fussent les seules réalités! Si la question de la foi était en effet une question de vie ou de mort éternelle! s'il fallait croire en Jésus-Christ, être régénéré par le Saint-Esprit, s'il le fallait ou périr pour toujours! S'il était vrai, et que je l'eusse ignoré toute ma vie! Qu'est-ce que la vérité?

¹ Jean XVIII, 38.

Si je pouvais douter, après un discours où nous avons égalé le prix de la vérité à celui de la sanctification elle-même, si je pouvais douter encore de votre ferveur à vous approprier cette question, je n'aurais besoin, pour achever de vaincre votre indifférence, que de vous inviter à considérer le temps où nous vivons. Car, regardez de tous côtés ; parcourez des yeux, près de vous, loin de vous, la terre entière ; et voyez le mouvement qui la travaille, et qui caractérise notre siècle. Une révolution, aussi étonnante que générale, va s'opérant dans les esprits. Une curiosité nouvelle agite non-seulement les individus, mais les populations, et circule, rapide autant que vigoureuse, dans toutes les contrées de la terre, dans toutes les classes de la société, dans toutes les branches des connaissances humaines. De toutes parts on cherche, on examine, on demande compte, on veut savoir. L'esprit humain s'est éveillé d'un long sommeil, et ce cri lui est échappé le premier : QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ? Qu'est-ce que la vérité en littérature ? et des règles longtemps respectées comme des lois ont trouvé des esprits rebelles : antiquité, gloire, exemples, tous les genres d'autorité ont été contestés ; une jeune école est née, jalouse de s'ouvrir une carrière plus libre, et infatigable à tenter des routes nouvelles ; et le paisible champ des lettres a été transformé en champ de

bataille, où les excès même des partis attestent l'ardeur et la sincérité des opinions. Qu'est-ce que la vérité dans les sciences ? et l'on a cherché à l'étude de la nature des fondements plus solides ; on a créé des méthodes nouvelles partant de l'expérience et appuyées sur l'observation ; on a séparé le certain d'avec l'incertain, et donné les démonstrations pour des démonstrations, les conjectures pour des conjectures ; la physique a appris à dire : Je ne comprends pas, et l'astronomie : Je ne sais pas. Qu'est-ce que la vérité dans la politique ? et les peuples, lassés de n'être pour rien dans leur histoire, se sont expliqués avec les rois ; les rois ont prêté de dessus leurs trônes une oreille attentive au *comment* et au *pourquoi* des peuples ; l'ordre et la liberté se sont rencontrés, et s'avancent ensemble d'un pas lent, mais infatigable, la liberté maintenant l'ordre, et l'ordre soutenant la liberté.

Mais, tandis que tout cherche la vérité ; tandis que dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, dans la politique, tout marche vers une régénération ; tandis que toute la terre est agitée d'un mouvement que Dieu lui-même semble avoir soufflé d'en haut, et que sa sagesse a mis à un si haut prix qu'après avoir souffert pour le faire naître les plus déplorables égarements de l'esprit humain, il a souffert les plus effroyables boule-

versements pour l'affermir et pour l'étendre, — la religion seule demeurerait-elle stationnaire ? elle, qui est une sans doute dans tous les temps, à laquelle on ne peut ni ajouter ni retrancher, et qui ne peut être perfectionnée comme les sciences humaines ; mais qui peut être plus ou moins connue, plus ou moins appréciée, et que l'histoire nous montre naissant et mourant dans l'esprit des peuples, comme dans celui des individus ? Que dis-je ? et n'est-ce pas pour elle, pour elle seule, que tout cela est arrivé ? Dieu n'a-t-il pas déclaré qu'il la tient pour « la seule chose nécessaire ¹, » à laquelle il subordonne tout le reste ? et s'il a tout remué, n'était-ce pas pour la remuer à la fin elle-même, la dernière dans l'ordre des temps, mais la première dans celui de sa providence ? Oui, l'esprit humain a regardé plus haut ; non content de s'informer des « choses visibles, » il s'est informé « des choses invisibles, » et par-dessus toutes ces questions domine la question des questions : QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ RELIGIEUSE ? Elle a trouvé un écho de toutes parts. Qu'est-ce que la vérité ? demandent le féroce Zélandais et l'Otahitien dénaturé, fatigués de leur barbarie et de leurs meurtres. Qu'est-ce que la vérité ? demandent, à un autre bout du monde, le fier Persan et l'Arabe vagabond, non moins fatigués de leur sensualité

¹ Luc X, 42.

et de leur ignorance. Qu'est-ce que la vérité? demande, près de nous, l'habitant de la vieille Europe, plus fatigué que tous les autres de sa foi sans foi et de son christianisme sans christianisme. Le Mahométan a douté de Mahomet; le Bramine a douté de Brama; le Parsi a douté de Zoroastre; et parmi nous le chrétien, le protestant, qui avait reçu l'eau du baptême et les symboles du sacrifice de Jésus-Christ, a douté si jusqu'à ce jour il y avait eu autre chose de chrétien en lui que son nom. Ce n'est pas même assez de dire que cette question a trouvé un écho: elle a trouvé une réponse. Elle a changé la face du monde. Elle a créé une ère nouvelle, qui dispute à celle de Luther la première place après l'ère de Jésus-Christ. Elle a fondé cette œuvre Biblique, accomplissement de tant de prophéties¹, et dans laquelle on a vu concourir le riche de sa fortune, l'artisan de son travail, le pauvre de son nécessaire, le savant de sa science, l'homme d'État de son crédit, des souverains de leur autorité, et des contrées entières de leur pouvoir, de leur opulence et de leur nom. Elle a excité de nouveaux apôtres qui, pour porter la lumière à des étrangers et à des inconnus, ont tout quitté, famille, affections, gloire, patrie, et prodigué leur temps, leur santé, leurs sueurs et

¹ Rom. XIV, 11; XV, 21; Es. XI, 9, etc.

leur sang. J'ai vu le jeune missionnaire s'arracher en pleurant des bras d'une mère; et par le seul sacrifice qui puisse surpasser le sien, j'ai vu sa mère, sa mère elle-même, nouvel Abraham, sa mère tout en larmes, soutenir son enfant un moment ébranlé, et l'encourager à s'éloigner d'elle. Hélas! et quelque temps après, j'ai vu cette mère pleurant sur la mort de son fils; sur sa mort, — et non sur sa tombe! Sa tombe, s'il en a une! cherchez-la sur les bords du Gange. Peut-être se sera-t-il trouvé pour l'élever quelques Indiens fidèles, jaloux de rendre à son corps les soins qu'il prit de leur âme. Elle n'aura reçu ni les pleurs maternels, ni la rosée du ciel natal. Elle verra couler, devant le nom du martyr étranger, une onde indifférente, sans souvenir et sans intérêt; et le silence de la mort ne sera troublé peut-être que par quelque cérémonie de ce culte stupide et sanguinaire, pour la ruine duquel il donna sa vie.

Quoi! ne serons-nous de ce mouvement que les impassibles spectateurs? Pourrons-nous bien nous défendre d'être entraînés dans cet entraînement universel? Où est l'esprit assez ténébreux, où est l'imagination assez froide, où est le cœur assez lâche, qui ne sera pas remué d'une question qui remue tout le genre humain? Ah! si nous avons été tels jusqu'à ce jour, nous ne voulons plus l'être. Que ce temps d'indifférence soit passé, passé

pour ne plus revenir. Nous voulons savoir si la Bible est de Dieu ; et si elle est de lui, nous voulons savoir ce qu'elle nous dit de sa part. Nous chercherons, nous travaillerons, nous interrogerons, nous lirons, nous prierons ; et nous ne nous donnerons point de repos, que nous n'ayons assis notre croyance et trouvé la vérité.